

André Malraux, Préface à l'Amant de
Lady Chatterley de D. H. Lawrence,
Le Livre de poche, 1966.

© *Editions Gallimard, 1932.*

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.**

PRÉFACE

SON manuscrit terminé, Lawrence laissait à l'éditeur ou à des collaborateurs le soin de couper ce que l'esprit public ne pourrait supporter : on n'est pas le premier romancier de son pays sans savoir qu'il y a lieu de compter avec la bêtise humaine. Mais l'appel de la douleur physique, l'annonce répétée de la mort devaient le jeter tout entier à sa volonté d'écrire et de publier, avant de mourir, son livre. Et peut-être ce livre ne prête-t-il nulle part à la confusion plus qu'en France, parce qu'il se fonde sur l'érotisme. Chez nous, l'érotisme s'oppose à d'autres passions, à la vanité surtout (d'où le subtil sadisme des *Liaisons dangereuses*). La maîtrise d'un héros de Nerciat sur ses sensations, d'un Valmont sur celles de ses partenaires, les rend odieux à Lawrence, pour qui la conscience exaltée de la sensualité peut seule combattre la solitude humaine. Que Restif, habile et voluptueux en face du viol de Mme Parangon, dans un roman, devienne si bête dans ses ouvrages clandestins, peut sembler singulier; c'est que pour lui, comme pour tous nos auteurs du second rayon, le livre érotique est un moyen dont la sensation est la fin. Ces moyens changent avec les auteurs, mais les siècles les entraînent tous dans un courant étroit.

D'abord, à la Renaissance surtout, la technique physique de l'érotisme. Puis, vers le XVIII^e siècle, la technique

psychologique : les hommes de race blanche découvrent que, pour eux, une idée peut être plus excitante qu'un instrument, et même que la beauté d'un corps. Puis, l'individualisation de l'érotisme : le livre parfait de la fin du XIX^e siècle, en ce domaine, eût été un supplément à *Rouge et Noir* où Stendhal nous eût dit comment Julien couchait avec Mme de Rênal et Mathilde, et la différence des plaisirs qu'ils y prenaient tous les trois.

Chacune de ces phases grandit l'érotisme; lui donne une plus grande place dans la vie des hommes. Il s'approche peu à peu de l'individu. Il était le diable, il devient l'homme; nous allons le voir dépasser l'homme, devenir sa raison d'être. Là est l'intérêt essentiel de ce livre, et aussi son intérêt historique : l'érotisme y cesse d'être *l'expression* de l'individu. Il devient un état de l'âme, un état de vie, comme l'opium pour le Chinois des dernières dynasties : c'est l'individu, maintenant, qui n'est plus qu'un moyen.

Il y a en France un individualisme psychologique et un individualisme éthique, presque toujours confondus. Le premier attache ses valeurs à la « différence », au caractère unique de chacun; le second, à un droit absolu d'agir réclamé par l'individu (Rousseau-Gide d'un côté; Nietzsche-Balzac de l'autre). Lawrence ignorait le premier; et quant au second, l'important n'était pas pour lui de défendre sa liberté, mais de savoir ce qu'on en pouvait faire. A ses yeux, ce n'est pas par la conscience de ce qu'il a de particulier que l'individu s'atteint, c'est par la conscience la plus forte de ce qu'il a de commun avec tant d'autres : son sexe. La critique anglaise a vu là surtout un paganisme : quelques myosotis fâcheusement oxfordiens lui en donnaient le droit. Il n'y a pourtant pas de livre moins hédoniste. Il ne s'agit pas là d'échapper au péché, mais d'intégrer l'érotisme à la vie sans qu'il perde cette force qu'il devait au péché; de lui donner tout ce qui, jusqu'ici, était donné à l'amour : d'en faire le moyen de notre propre révélation. Lawrence ne veut être ni heureux, ni

grand; il veut *être*. Et il croit plus important pour lui d'être homme que d'être individu. Le goût de la différence est alors remplacé par celui d'une intensité déterminée : il s'agit d'être homme — le plus possible. C'est-à-dire de faire de notre conscience érotique, dans ce qu'elle a de plus viril, le système de références de notre vie.

Que devient alors la femme?

La conscience que l'homme lui prête est toujours la clef du mystère régnant de l'amour. Pour l'Hindou, la femme peut être l'instrument d'un contact avec l'infini, *mais comme un paysage*; moyen irresponsable, comme le paysage. Lawrence qui veut que la femme soit totalement responsable, attaque en chacun de nous les traces d'Hindou qu'il y trouve, et son premier ennemi est l'éternel féminin. Jamais le chrétien n'a vu dans la femme un être tout à fait humain.

La sexualité féminine lui échappe, l'expérience sexuelle étant intransmissible d'un sexe à l'autre (c'est toujours l'érotisme de l'autre sexe qui est mystérieux). Irréductiblement différente de nous, avide d'une unité dans laquelle elle se possède plus qu'elle n'est possédée, la femme deviendra donc, dans *Le Serpent à Plumes*, l'indispensable instrument de la possession du monde. Son éternité restaurée est dans son sexe, et non plus dans ses yeux; éternité quand même. Seul moyen pour l'homme d'atteindre sa vie la plus profonde à travers l'érotisme, seul moyen d'échapper à la condition humaine des hommes de son temps, Lawrence veut posséder la femme par l'esprit comme par la chair; il l'interroge par la voix de tous ses personnages et lui consacre le livre qu'il écrit lorsqu'il est déjà fasciné par la mort.

Comment passer de cette obsédante méditation charnelle à la vie des créatures? Toute la technique du roman tient dans les moyens qu'emploie l'auteur pour substituer à la sexualité la personne vivante de Mellors, ou inverse-

ment. Le désir d'être mère qui fait pleurer Constance devant les poussins, et l'amène à coucher pour la première fois avec le garde, est un artifice : il fallait que les rapports entre elle et son nouvel amant fussent impersonnels, il fallait qu'elle devînt sa maîtresse avant de savoir *qui il est, avant de lui avoir parlé*. De quoi a-t-elle besoin? De se révéler à elle-même à l'aide de sa propre sexualité. Peu importe le moyen de cet éveil. Que Mellors se réduise d'abord à un sexe adroit et anonyme : qu'il ne soit, à aucun titre, le séducteur; le vrai dialogue est entre Lady Chatterley et elle-même. Jamais Mellors ne s'opposera profondément à elle; il est nuancé, individualisé, *mais non pas autonome*. Un garde-chasse n'est pas nécessairement ancien officier, ni un amant perspicace, homme de valeur. Mellors parle patois, mais avec préméditation, et son sens de la destinée humaine domine celui de Sir Clifford : Lady Chatterley a eu de la chance. Attachée à son sexe contre le dégoût et la mort, elle eût pu ne rencontrer en son amant qu'un fantôme — ou un ennemi. Pour l'homme, qui cherche si passionnément sa raison d'être, je me méfie de garanties cachées au plus profond de la chair et du sang. Je crains alors et leur nature et leur durée. Car une grande saveur de solitude accompagne ces personnages de Lawrence : pour ce prédicateur du couple, l'« autre » ne compte guère. Le conflit ou l'accord s'établit entre l'être et sa sensation.

Son art consiste à sauver par la peinture convaincante d'un sentiment primitif et profond — le désir de maternité par exemple — le passage de la fiction à l'affirmation éthique. Et la doctrine est inséparable de cet art, du halètement fiévreux avec lequel il s'efforce de rendre éblouissante la face nocturne de la vie. C'est par cet art surtout que sera affaiblie l'importance de la personnalité du partenaire, partenaire qui n'est plus l'amant, qui ne vaut que par la conscience qu'il a d'un *état* particulier qu'il peut atteindre et donner. Nulle nécessité qu'un tel parte-

naire soit « unique ». Or, notre amour-passion repose sur ce caractère unique de l'amant, de la maîtresse. Il s'agit de détruire notre mythe de la sexualité : de faire de l'érotisme une *valeur*.

Que pouvons-nous en attendre, dans cette région de mythes? Peut-être plus de conscience. Nous tenons notre attitude vitale pour normale, universelle, humaine. Dès l'Inde, pourtant, elle surprend les Asiatiques. Quand nous leur disons qu'elle est rationnelle, ils nous répondent confusément que notre musique, notre peinture, sont à base érotique, et que notre littérature ne traite presque que de l'amour. Cette érotisation de l'univers que nous prêtent les Asiatiques, qu'en connaissons-nous nous-mêmes?...

Un mythe n'est pas objet de discussion : il vit ou ne vit pas. Il ne fait pas appel en nous à la raison, mais à la complicité. Il nous atteint par nos désirs, par nos embryons d'expérience; c'est pourquoi l'éthique, depuis un siècle, s'exprime si volontiers par la fiction. Prophétiser de celui-ci serait se livrer au vain travail de prophétiser du monde : les mythes ne se développent pas dans la mesure où ils dirigent les sentiments, mais dans celle où ils les justifient...

ANDRÉ MALRAUX.